

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 41 (1903)
Heft: 47

Artikel: L'église
Autor: Grivel, Benjamin
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-200627>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 14.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

salon vide et nu, et le peu de meubles qu'il contient lui semblent lourds et incommodes. L'ancienne habitude de mettre une grande table au milieu, avec un tapis de velours et, dessus, de vastes albums, lui semble le comble du mauvais goût. La cheminée de marbre blanc, avec sa garniture de bronze doré, pendule flanquée de deux grands candélabres et de vases de Chine, tous soigneusement sous verre, et la haute glace derrière, qui monte jusqu'au plafond, lui rappellent une chambre d'hôtel. Le tapis de Bruxelles, qui couvre tout le plancher et pénètre jusque dans les coins, ne lui plaît pas davantage.

Mais, quand elle reçoit la visite de sa tante, la vieille dame déclare que le salon meublé à la mode actuelle est tellement encombré de petites choses qu'on n'ose pas y remuer, de crainte de renverser le chevet et la toile de valeur qu'il supporte, ou de glisser sur un des tapis d'Orient jetés çà et là sur le parquet brillant. Après avoir risqué de s'asseoir sur une table à café de marqueterie très basse, qu'elle prend pour un siège, elle finit par se réfugier sur un sofa confortable, tout chargé de coussins japonais et surmonté de deux beaux palmiers. « Quel beau brocart de soie ! s'écrie-t-elle. Je me souviens que votre grand-mère avait justement une robe de la même étoffe au bal de la cour, mais vous vous en servez pour recouvrir vos chaises ! Vous me versez du thé dans une précieuse tasse de Saxe, mais où puis-je la poser, ma chère ? Je ferais une tache à cette table de satin, et d'ailleurs elle est couverte de tant d'argenterie que je n'y vois pas la moindre petite place. Que pouvez-vous faire de toutes ces babioles ?... Tiens, je remarque, parmi toutes ces inutilités d'argent ou d'ivoire, les mêmes poteries que votre mère donna un jour aux fermiers, parce qu'elle les trouvait trop laides ! » Et, de fait, les salons d'aujourd'hui, avec tout leur luxe, ne sont souvent qu'un méli-mélo qui fait penser bien plus à un capharnaüm qu'au logis confortable d'une femme de goût. »



Bonne mine à mauvais jeu.

Que d'impôts ! que d'impôts ! Encore un peu, et le fisc absorbera à lui seul toutes nos ressources, toutes nos économies. On murmure un peu partout et à bon droit ; mais on paie ;.... parce qu'on ne peut faire autrement.

Ce sujet de plainte, qui ne date pas d'hier, inspira jadis à *L. Monnet* la chanson suivante, qui se chante sur l'air : *Allons, Babet, un peu de complaisance, etc.*

Combien de fois d'un jour l'on entend dire :
« Vive la Suisse et notre liberté !
» O mon pays que j'aime et que j'admire,
» A toi mon cœur et mon activité ! »
Mais si le fisc réclame sa finance,
Tous ces serments se dissipent bientôt.
Allons, Vaudois, un peu de complaisance,
Sans murmurer, payez donc votre impôt.

Notre patrie aime bien qu'on la loue,
Mais nos vivats ne lui suffisent pas ;
A cette mère il faut qu'on se dévoue ;
Offrons-lui donc nos écus et nos bras.
Ne dites pas que la loi nous offense,
A son début protégez-la plutôt.
Allons, Vaudois, un peu de complaisance,
Sans murmurer, payez donc votre impôt.

Dans ce moment, montrons notre civisme,
Accomplissons nos devoirs de bon cœur,
Et répondons avec patriotisme
Au doux appel fait par le receveur.

Voilà, je crois, la loi par excellence ;
Pour s'y soumettre il n'est jamais trop tôt.
Allons, Vaudois, un peu de complaisance,
Ne tardez pas à payer votre impôt.

Pour subvenir aux frais de la patrie,
J'aimerais voir tous ses libres enfants
Verser leur or dans une urne chérie,
Sans receveurs ou tant d'autres agents.
Ce temps viendra, gardons-en l'espérance,
Mais, aujourd'hui, c'est la loi qui prévaut.
Allons, Vaudois, un peu de complaisance,
Sans murmurer, payez donc votre impôt.



Le vin cher. — Entre deux joueurs de cartes, dans un café des environs de Lausanne :
— Dis-voilà, Alfred, le vin est rude cher ; y faudra *poutzer* dix fois pour le litre, cet hiver.
— Bah ! on se vengera sur les fondues.

Un banc pour le chanteur, s. v. p. — Un de nos abonnés nous écrit :

« Durant la dernière session du Grand Conseil, une soirée familière réunit un certain nombre de nos députés et de membres du Cercle démocratique, dans les locaux de celui-ci. On y entendit plusieurs discours et productions, entre autres une chanson par le vénérable doyen de notre corps législatif, M. le député Loup.

» Après cette production, qui eut grand succès, le président fit battre un ban, selon l'usage. Même on en battit trois : un pour le chanteur, un pour la chanson et un pour le doyen du Grand Conseil.

— Monsieur le président, fit alors avec bonhomie le bénéficiaire, qui était toujours debout, voilà bien des bans ; j'en suis très honoré ; mais, j'en voudrais encore un..... pour m'asseoir !

» Tandis que M. Loup chantait, un nouvel arrivant s'était emparé de sa chaise, sans y prendre garde. » B.

A l'occasion.

Une épithète, c'est toujours bon à prendre ; on en peut avoir besoin d'un moment à l'autre. En voici trois, qu'a composées, dans ses loisirs, un de nos fidèles lecteurs.

C'est égal, nous souhaitons à notre aimable correspondant un plus joyeux passe-temps.

POUR UN HONNÊTE HOMME

Passant, qui que tu sois,
Je te somme
De saluer ce défunt homme ;
Il ne fut ni prince, ni roi,
Mais honnête : découvre-toi.

POUR UN AUTEUR ENNUEYEU

On dormait en le lisant,
On dormait en l'écoutant,
Il était grand temps
Que sous l'orme,
A son tour, il dorme.

POUR UN PARESSEUX

Il passa sa vie à se reposer.
S'il avait osé,
Il se reposerait encor
Après sa mort.

Mais il faut bien un jour peiner, vaille que vaille,
.. Maintenant aux enfers... il travaille. V.

L'église.

Les fêtes du centenaire du canton de Vaud ont inspiré à M. Benjamin Grivel des pages bien amusantes qu'il publie dans le *Foyer romand*¹ de 1904. Nous en détachons ce qui suit :

L'église est si pleine qu'il y a des gens dans les allées. Sous les pieds retirés lourdement, on entend du sable grincer sur le plancher de la galerie ; des genoux dépassent les balustres ; les pantalons se relèvent sur les chaussettes blanches et sur les gros souliers à ceillots de laiton luisants...

Les dossiers vibrent encore aux derniers accords de l'harmonium, lorsque au milieu des mouchoirs et des toux, la voix du pasteur s'élève ; et à chaque mot scandé, les pointes du rabat se redressent contre le menton.

C'est l'éloquence des grands jours, les effets de sermons de Jeûne, les comparaisons qui se déroulent, la parade des vieilles métaphores, fourbies dans le silence du cabinet, et qui paraissent prévues et automatiques comme des figurines d'horloge.

Des femmes s'émeuvent, et M^{me} la syndique, trouvant que Monsieur le pasteur n'a jamais si bien parlé, sent des picotements sur sa cornée humide.

Les hommes sont rétifs au grand jeu du patriotisme chrétien ; des regards se télégraphient même des goguenardises : « Y a rudement longtemps qu'on ne s'est vu ici ! » Mais des gens moins assurés, croyant saisir dans le discours des garde-à-vous et des allusions, cherchent une contenance en suivant la fuite oblique du tuyau du poêle, comme si c'était un amical conducteur emmenant au loin les menaces du fluide qui semble émaner du pasteur.

Cependant, le député de l'endroit donne, dans sa stalle du conseil de paroisse, les signes d'une inquiétude croissante ; une bourrasque d'émotion a chassé de sa cervelle l'allocution pourtant si soigneusement mémorisée ; et le brave homme fouille les pans de sa redingote pour en extraire un papier sauveur.

Mais un moutard, pour qui les choses traînent en longueur, désigne d'un index curieux un marmouset dont on a, — sur le conseil de la commission des monuments historiques, — respecté la grimace et le nez en as de trèfle. La mère, d'une étreinte bourrue, signifie le silence au bambin et cherche à le terroriser en faisant les gros yeux ; car, n'est-ce pas, il faut être sage dans la maison du bon Dieu.

BENJAMIN GRIVEL.

¹ Au *Foyer romand*. — Etrennes littéraires pour 1904, publiées sous la direction de Philippe Godet. — Lausanne. Payot et Cie, éditeurs. En voici la table des matières : Chronique romande, par *Ph. Godet* ; — L'engrenage, par *Virgile Tossel* ; — Les corbeaux, — Le neige, poésies par *Edm. Gilliard* ; — Le centenaire, par *Benj. Grivel* ; — Préface d'un livre, poésie, par *G. de Reynold* ; — Les enlaidissements de la Suisse, par *Georges Wagnière* ; — Ophélie, sonnet, par *Albert Rheinwald* ; — Le corbillard communal, par *Al. Ceresole* ; — Poésies, par *D. Baud-Bory* ; — Le peintre Steinlen, par *M^{me} Georges Renard* ; — Renouveau, sonnet, par *Jules Gross* ; — La vie, par *Gustave Kraft* ; — Sonnets, par *Edm. Vigiuer* ; — Croquis d'Engadine, par *Gaspard Vallette* ; — Alma Mater, sonnet, par *René Moraz* ; — La nuit de la minuit, par *L. Courthion* ; — Ballades sur l'art helvétique de banqueter, par *Jules Cougnard* ; — Chez les snobs, par *Henri Jaccottet* ; — Les soirs, poésie, par *Henry Spiess* ; — Au pays des Tardiviots, par *Berthe Nicollier* ; — Promenade dans la ville grise, par *Edm. Gilliard* ; — En deuil du jour, sonnet, par *Alb. Rheinwald* ; — Le conte du sable d'or, par *Alfred Miloud*.



Terriblo grabudzo on dzo de boutseri.

L'assesseu avai decidà de tià sè dou caïons lo mimo dzo, mà n'avai qu'on trabetsset et po pouai l'utilisà po la segunda bita, l'avions ein-